



Arnaud Genon

# Mes écrivains

*Une histoire très intime de la littérature  
ou pourquoi j'ai commencé à écrire*

R  
EMANENCE

## Comment j'ai étudié Jean-Jacques Rousseau

*Jean-Jacques Rousseau*  
*1712-1778*

---

J'ai lu *Les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau à vingt ans. J'étais étudiant à Bordeaux, en deuxième année de lettres modernes. Le programme de littérature française ne portait que sur les livres I à VI, mais rapidement je me pris au « je » de l'auteur. Il se confessait, je devenais son confident attentionné. Je ne pouvais pas *l'*interrompre – ni *m'*interrompre – en plein cœur du récit de sa vie ! De quelle impolitesse n'aurais-je pas fait preuve ? Je lisais donc non seulement la totalité des douze livres, mais aussi plusieurs articles et essais lui étant consacrés. Annotant sans cesse les pages, les cornant, me promenant de bibliothèque en bibliothèque avec les deux volumes sous le bras, je devins, aux yeux de mes camarades de faculté, le spécialiste incontournable de l'auteur. Je me mis – pour pousser le vice

à son comble – à apprendre par cœur plusieurs passages, notamment ceux du livre II qui relatent la rencontre du narrateur avec Madame de Warens.

Ce deuxième livre est celui où Jean-Jacques, qui n'a encore que seize ans, prend la décision de fuguer pour fuir son maître graveur, Monsieur Ducommun, « rustre et violent », qui avait terni, en très peu de temps, l'éclat de l'enfance du tout jeune homme. Parti sans rien, les poches vides, il rencontra un curé, Monsieur de Pontverre. Ce dernier, voulant amener au catholicisme le garçon, l'envoya chez une dame qui s'occupait des nouveaux convertis : Madame de Warens. Avant de la rencontrer, Rousseau l'imaginait comme une « vieille dévote », peu attirante et « bien rechignée ». En la voyant pour la première fois, il eut une révélation qui ne fut pas vraiment religieuse : « Je vois un visage pétri de grâces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup d'œil du jeune prosélyte ; car je devins à l'instant le sien, sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener en paradis. » Elle initia Jean-Jacques à tous les arts et même aux plus plaisants.

J'attendais avec impatience les premiers cours sur les *Confessions*, après avoir étudié *La Princesse de Clèves*, sans enthousiasme, au premier semestre. J'espérais maintenant

m'enflammer à la première citation du préambule de Rousseau, briller de tous mes feux à l'évocation de l'épisode du ruban volé...

Le jour du premier cours magistral, j'arrivai bien en avance dans l'amphithéâtre, me positionnai dans les premiers rangs. Mes feuilles étaient prêtes, le titre déjà noté, les ouvrages posés sur le pupitre. Une femme – je lui donnai trente-trois ans – monta sur l'estrade, installa un micro, ouvrit son cartable et en sortit un volume de la *Pléiade* ainsi que deux livres au format de poche. Elle était donc notre professeure, la plus jeune que je n'avais jamais eue à l'université. Qui plus est, je la trouvais très jolie, habillée sobrement, mais de manière beaucoup plus sexy que ne l'étaient les autres enseignantes. Elle se présenta : elle s'appelait Mélanie Demengeot, elle assurerait le cours sur la deuxième œuvre de l'année, à raison d'une heure hebdomadaire, pendant dix semaines. Elle était à notre entière disposition en cas de problème. Sa voix était très douce.

À la fin de la première séance, j'allai boire un thé à la cafétéria avec quelques amis. Je leur demandai ce qu'ils avaient pensé du cours, de la prof, de la manière dont elle nous parlait des *Confessions*... Ni Rousseau ni celle qui l'avait évoqué ne les avaient visiblement marqués contrairement à moi qui confiai à mes camarades amusés,

paraphrasant l'écrivain relatant sa rencontre avec Mme de Warens, que dès le premier mot, dès le premier regard, Mme Demengeot m'avait inspiré « le plus vif attachement ».

Mon attachement à Rousseau allait lui aussi grandissant. Je consultais chaque ouvrage critique mentionné par l'enseignante, j'élargissais mes lectures aux autres textes de l'auteur, notamment à ses *Réveries du promeneur solitaire*. Un jour, à la fin d'un cours, comme le faisaient généralement certains étudiants, je me décidai à monter sur l'estrade et à poser une question à Mme Demengeot. Elle avait cité un texte du critique Jean Starobinski, mais je n'avais pas eu le temps d'en noter la référence complète. Elle l'inscrivit, de sa propre main, en haut de la feuille sur laquelle j'avais pris mon cours, me précisant que je trouverais le livre à la bibliothèque universitaire. J'appréciais son écriture un peu ronde ainsi que la couleur d'encre de son stylo. Je montrais à qui le voulait l'indice de notre rencontre, aussi heureux, ému et troublé que si elle m'avait rédigé un mot doux.

La semaine suivante, j'assistai au cours accompagné d'une amie. Les bancs de l'amphithéâtre s'étaient quelque peu vidés depuis la première séance. Je ne comprenais pas que Rousseau ou Mélanie – je l'appelais désormais ainsi – plus précisément que Rousseau et Mélanie puissent être à l'origine d'une telle désaffection. J'en voulais d'ailleurs personnellement à ceux qui avaient fui les rangs et qui

préféraient attendre à la cafétéria le cours suivant, persuadés qu'une âme charitable – moi en l'occurrence – leur donnerait les notes fraîchement prises. Mme Demengeot s'en étonna elle-même, et non sans humour, signala que l'on pourrait d'ici deux ou trois semaines faire cours dans son bureau, entre rousseauistes convaincus. Je souris et me dis que finalement les autres pouvaient bien aller au diable. S'il n'en fallait qu'un, je serais celui-là.

C'est lors de ce cours que je me décidai à écrire une missive à Mélanie. Je me présentai comme un de ses étudiants assidus, timide, touché par sa voix, par ses mots, sensible à sa beauté. Elle m'initiait aux *Confessions* de la même manière que Mme de Warens avait initié Jean-Jacques à la musique et à l'amour. En ce sens, elle était ma Mme de Warens, une Mme de Warens rêvée, fantasmée et pourtant si proche de moi. Ma lettre n'était pas vraiment une déclaration d'amour, mais plutôt la manifestation de mon admiration, l'expression de l'attirance d'un tout jeune homme pour une femme qui était sa professeure. Mon discours était probablement bien ampoulé, sérieux, mais aussi rieur, badin, tout en restant très respectueux. Ce n'était pas une blague – les sentiments exprimés étaient réels –, mais puisque je portais le masque de l'anonymat, j'insinuais un jeu au cœur de mon message en appelant à être reconnu et identifié, ainsi que le voulait la tradition du bal masqué au XVIII<sup>e</sup> siècle.

J'achetai une enveloppe blanche à la COREP de la faculté, y glissai ma feuille manuscrite et attendis, avec mon amie qui faisait le guet, que la salle des casiers des enseignants fût vide pour aller, d'une main tremblante de peur et d'excitation, y déposer la lettre. À peine rentré chez moi, ouvrant le deuxième dialogue de *Rousseau juge de Jean-Jacques*, je regrettai déjà mon geste.

La séance suivante, Mme Demengeot ne fit aucune allusion à la lettre. Je m'attendais à ce qu'elle y fasse référence, avec humour, mais elle n'en dit mot. Je me demandai d'abord si elle l'avait reçue et allai vérifier, avec l'aide de ma complice, son casier que je trouvai vide. Rien non plus les cours d'après. Elle avait probablement cru à une mauvaise blague et déchiré la feuille qui gisait à ce moment-là au fond de la poubelle de son bureau. Moi-même, je n'y pensais plus, me concentrais tout à Rousseau en prévision de l'examen oral qui déterminerait l'obtention de mon module de littérature française.

Les semaines passèrent et le jour de l'épreuve arriva. Nous ne saurions qu'au dernier moment qui serait notre examinateur. J'avais une chance sur sept d'être interrogé par Mme Demengeot, chance ou malchance, devrais-je dire, car j'aurais tout donné pour ne pas me retrouver seul en face d'elle dans une salle de classe, gêné que j'étais encore de mon geste amoureux. Pourtant, c'est elle qui

ouvrit la porte et qui me demanda, de sa douce voix, d'entrer et de choisir un sujet. Une dizaine de feuilles pliées en deux étaient disposées sur une table. Je tirai la sept, mon numéro fétiche. La question était posée en ces termes : « *Confessions* ou *Confidences* de Rousseau ? » Mélanie m'invita à y réfléchir trente minutes, dans une salle attenante, pendant qu'un autre candidat exposait le fruit de son travail. Elle vint ensuite me chercher et me demanda, souriante, si le sujet m'avait inspiré ce à quoi je répondis que je l'espérais, mais qu'elle en serait seule juge.

Mon exposé se déroula bien, le débat qui s'ensuivit mieux encore. Je répondais à chacune des questions de mon interlocutrice et trouvai même les premières très faciles, si faciles qu'elles ne faisaient pas honneur à ma maîtrise du sujet. (Les étudiants de deuxième année sont toujours très prétentieux). Je pus par la suite placer quelques citations, manifester ma connaissance des six derniers livres et faire quelques références à mes autres lectures. Mme Demengeot me félicita pour mon travail et m'invita à quitter la salle en m'enjoignant de ne pas m'en faire quant à la validation de mon module. À peine sorti, je vis une large affiche demandant aux candidats de ne pas oublier de présenter leur carte d'étudiant à l'examineur, sans quoi celui-ci pourrait ne pas valider l'examen. Je revins rapidement sur mes pas, attendis que l'étudiant suivant ait choisi son sujet pour signifier à ma professeure que j'avais omis de lui montrer le document



justifiant de mon identité. « Ne vous en faites pas Monsieur Genon, me répondit-elle, je vous ai reconnu. Reconnu et même *identifié*, ajouta-t-elle, insistant sur le dernier mot, avec un large sourire. Je vous souhaite de très belles vacances. Au revoir. » Je restai figé, gêné, je sentis mes joues rougir en un instant. Je me repris, balbutiai un « merci et au revoir » timide, tout en gratifiant cependant Mélanie d'un regard amusé et peut-être même coquin. (Je rejouais le soir-même plusieurs fois la scène, devant le miroir de ma salle de bain, pour m'en convaincre).

Après avoir été ma Mme de Warens, Mme Demengeot était devenue ma Melle Lambercier, la jeune femme qui avait de sa main tapé le postérieur de Jean-Jacques, âgé de huit ans, pour le punir. La petite phrase de mon enseignante m'avait donc fait l'effet d'une fessée, mais, à l'instar de Rousseau, « ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avait imposé. »

---

Texte cité

Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, Paris, Gallimard, La Pléiade, tome I, 1959.


WWW.EDITIONSDELAREMANENCE.FR

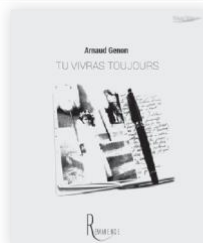
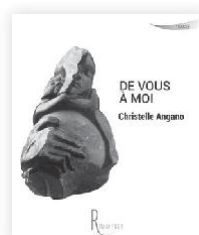
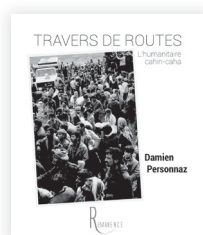
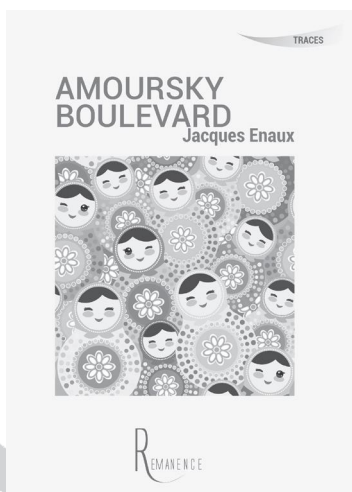
SUIVEZ-NOUS SUR

 @EditionsdelaRemanence

 @ed\_remanence

 @editionsdelaremanence

 @editions-de-la-remanence



IMPRESSION : BOOKSONDEMAND, GMBH  
NORDERSTEDT, ALLEMAGNE  
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2018